



HAL
open science

Le masculin est-il soluble dans la mixité. Réflexion sur les hommes et le féminisme

Yves Raibaud

► **To cite this version:**

Yves Raibaud. Le masculin est-il soluble dans la mixité. Réflexion sur les hommes et le féminisme. VIE Diversités, 2011, 165, pp.26-33. halshs-00637471

HAL Id: halshs-00637471

<https://shs.hal.science/halshs-00637471>

Submitted on 2 Nov 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le masculin est-il soluble dans la mixité ?

Réflexion sur les hommes et le féminisme
In VIE Diversité, n°165, juillet 2011, p.26-33

*Yves Raibaud, ADES CNRS, Université de Bordeaux - Membre du réseau Mixité Parité Genre
y.raibaud@ades.cnrs.fr*

On entend parfois dire : « les mouvements féministes n'intègrent pas les hommes : les femmes y sont entre elles, réunies par leur critique du patriarcat et de la domination masculine, alors qu'hommes et femmes devraient lutter ensemble »... Une dimension manquerait dans ces associations sans hommes, il faudrait y intégrer des « hommes féministes » ! Cette critique de la non mixité des mouvements féministes, qu'on retrouve également dans la critique des associations ou des entreprises où il n'y a que des femmes, n'est-elle pas une manière de renvoyer les femmes à leur incapacité d'être « complètes » sans une présence masculine ? L'inverse n'est pas vrai : on ne se pose pas la question pour les innombrables lieux (travail, politique, sports, loisirs) où les hommes sont entre eux. On imagine même parfois qu'une école non mixte serait préférable pour les garçons en échec scolaire...

Ne s'agit-il pas d'une ruse antiféministe ? Dans ce cas elle touche plusieurs points sensibles.

Le premier point est que toutes les situations où les femmes sont entre elles ont tendance à être dévalorisées, que ce soit dans la vie professionnelle ou dans la vie associative. C'est un processus qui se boucle sur lui-même et provoque des réactions ambiguës : le désir de mixité devient un désir des femmes (pour revaloriser leur métier ou leur association par exemple), pas des hommes.

Le deuxième point sensible, c'est la fraternité¹. Il y aurait cette idée qu'il existe entre les hommes une fraternité « naturelle », qui pourrait être étendue aux hommes et femmes. N'y aurait-il pas une fraternité complète, efficace, entre hommes, et une sororité incomplète, qui essaierait de se construire avec difficulté car les femmes seraient peu solidaires entre elles ? Mais au fondement de la fraternité, n'y a-t-il pas l'exclusion des femmes (comme, par exemple, dans la plupart des loges franc-maçonnnes) ? La condition de la sororité ne serait-elle pas la mise à l'écart des hommes ?

Le troisième point sensible est que cette non mixité d'entre femmes, souvent chaleureuse et solidaire, subit simultanément ce que Pierre Bourdieu appelle « l'enchantement des rapports de domination », notamment ceux qui sont vécus dans la sphère privée. Qui n'a pas connu ces camarades, féministes au sein de leur association, dans leurs discours, leur vote ou dans les manifestations, mais qui se retrouvent esclaves domestiques à la maison (même si elles vous disent : « c'est parce que je le veux bien ») ? N'est-il pas plus facile de se révolter contre l'homme en général, le patriarcat, le macho des banlieues que contre l'homme qu'on aime ou le père de ses enfants ?

Du côté des hommes : peut-on être un homme féministe ?

¹ Liberté pour les hommes, égalité entre hommes, fraternité masculine : de 1791 à 1945 (plus de 150 ans) la devise de la République française a été fondée sur l'exclusion des femmes de la vie politique.

A mon avis non. Premièrement on ne peut pas - quand on est né homme, quand on a été élevé comme homme, quand la société a choisi pour vous que vous soyez un homme et qu'on a subi ou accepté une éducation à la virilité - être « dans la peau d'une femme », pas plus qu'on ne peut être dans la peau d'un chinois ou dans la peau d'un turc quand on est un blanc européen (c'est le titre de ces essais de journalistes qui ont cherché à être « dans la peau de »). Donc même si certains hommes peuvent se sentir pendant un certain temps « dans la peau d'une femme » - professionnellement, à la maison, dans les relations sexuelles - ils reviennent facilement du voyage au pays des femmes (à moins de faire le grand voyage de la transidentité/transsexualité), car les conditions de vie y sont quotidiennement plus dures, même s'ils ont pu y trouver fugacement quelques avantages.

Deuxièmement on ne peut pas être un homme féministe parce qu'on ne peut pas d'un coup de baguette magique se débarrasser de l'incorporation qui est faite par les femmes elles-mêmes de la domination masculine. Cette domination, vécue depuis l'enfance, est incorporée avec son enchantement (par exemple l'amour) : cela fait partie de ces conditions qui rendent difficile le rapprochement des hommes et des femmes, surtout dans des situations militantes ou professionnelles. C'est l'intérêt de la position historique des féministes lesbiennes, lorsqu'elles dénoncent la force qui attache les femmes hétéro aux hommes, ce qui leur permet de critiquer radicalement la domination des hommes et de théoriser une non mixité de lutte.

Troisièmement (et peut-être contradictoirement) les rôles de genre traversent les sexes, c'est-à-dire que dans un milieu non mixte, masculin ou féminin, d'autres rôles de genre s'installent. Exclure les hommes (d'une association, d'une entreprise) ne revient-il pas à promouvoir des femmes dominantes et des rapports sociaux de sexe à l'intérieur d'un même sexe ? Est-ce qu'on ne retrouve pas cela en partie, de façon évidemment asymétrique, dans les milieux masculins non mixtes dominés par les « Grands Hommes » ?

Il me semble donc difficile d'être un homme féministe, d'une part en raison de *l'habitus* masculin (comme ensemble de dispositions incorporées par les hommes), d'autre part à cause des résistances que les femmes mettent elles-mêmes à dénoncer de façon tranchée la domination qu'elles subissent, enfin par l'effet des rôles de genre qui installent de nouveaux modes de domination dans les milieux féminins non mixtes et qui font des personnes de l'autre sexe des compétiteurs indésirables. Pour moi je retiendrai donc comme une ouverture possible de ces rapports sociaux de sexe figés la dénomination utilisée depuis fort longtemps d'hommes « proféministes »² : des hommes qui pensent que les rapports de domination hommes/femmes, même s'ils ne les subissent pas et ne peuvent pas les ressentir pleinement, ont à voir avec d'autres rapports de domination qu'ils subissent et dont ils souffrent, eux ou leurs proches.

Mais peut-être est-il nécessaire pour cela de faire le détour par une réalité souvent niée et qui a pour effet de trier les hommes et les femmes d'une part, les hommes entre eux d'autre part : la violence.

La violence: un récit « au neutre », une réalité masculine

J'assistais l'an dernier au congrès de l'Association Française de Sociologie. Le thème en était la violence : quelques centaines de communications et une trentaine de conférences prononcées par les grands noms de la sociologie française et internationale. Nous y avons entendu des conférences sur la guerre, les violences physiques, les violences dans la rue, la prison, les violences dans l'Art. A aucun moment, dans ce colloque international, avec des gens qui pensent, qui enseignent, qui écrivent des livres, il n'a été fait état du caractère

² Les hommes proféministes des années 1970 s'attaquaient aux fondements des inégalités à partir (entre autres) de la revendication d'une contraception masculine, leur permettant de s'associer au mouvement des femmes pour la liberté de l'avortement et de la contraception tout en actant d'une différence biologique et de leur responsabilité dans la paternité.

exclusivement masculin de la violence. Quand on a parlé de la guerre en Irak, du terrorisme, ou de la violence urbaine, on n'a jamais précisé que cela concernait 100% d'hommes.

A la question « guerre, terrorisme et violence urbaine sont-ils des faits exclusivement masculins ? » les conférenciers nous ont le plus souvent répondu en donnant l'exemple de femmes terroristes, tortionnaires ou de filles violentes de banlieue qui justifiaient le propos généraliste. Elisabeth Badinter a eu probablement raison de rappeler qu'il y avait des femmes parmi les tortionnaires nazis, que la violence n'était donc pas essentiellement masculine. Mais combien étaient-elles par rapport aux hommes ? 5% ? 10% ? Et encore n'était-ce pas pour des raisons fonctionnelles qui consistaient à surveiller les prisons ou les camps de femmes ? Dans les émeutes de banlieue qui ont été abondamment relatées par les médias français en décembre 2005, à aucun moment il n'a été fait état du sexe des manifestants, casseurs ou petits délinquants, tous des jeunes hommes. Il n'y avait pas de jeunes femmes.

La violence sociale qui n'est jamais racontée « au masculin », mais « au neutre », est parfois racontée « au féminin » lors d'un fait divers où les rôles sont inversés, car cela permet de neutraliser l'aspect purement masculin de la violence. Mais quand on dit : il y a « de plus en plus de filles violentes », cela veut dire qu'elles sont passées de 1% à 5% de la statistique, ou peut-être (chiffres 2010) de 4% à 8% ? Cela fait quand même au minimum 92% de garçons violents... Il en est de même pour les viols (75000 par an en France) ou les meurtres conjugaux, violence privée dont le bilan est effrayant (142 femmes assassinées en 2009 en France). L'intitulé « violences faites aux femmes » a été changé depuis quelques années en « violences conjugales » pour tenir compte (c'est légitime) des hommes battus. De là à dire qu'il y a « de plus en plus d'hommes battus » (alors que le chiffre doit être aux alentours d'une dizaine de meurtres d'hommes dans le cadre conjugal, souvent dans des situations de légitime défense des femmes), il y a un grand pas, allègrement franchi dans les médias et par le monde politique, en aparté ou dans des réunions publiques. Le récit qui en est fait (dans les médias, dans la presse) neutralise le phénomène de violence et empêche de voir la centralité du « masculin » dans ce phénomène³.

Réfutations de l'aspect central du masculin dans la violence sociale

Nous nous sommes rendu compte depuis plusieurs années que notre travail sur ces sujets était réfuté d'une façon systématique (Aryal et Raibaud, 2010). On nous dit : « ce n'est pas si grave que ça, vous exagérez, les chiffres sont faux, ça évolue », ou bien « c'est secondaire, le genre c'est un effet de mode, ça a un côté politiquement correct qui est exaspérant » etc. Puis, lorsque la discussion se prolonge (quand elle se prolonge et que le fait n'est pas tout simplement nié), un certain nombre d'arguments sont évoqués de façon récurrente.

Il y aurait la différence « naturelle » entre hommes et femmes, présentée comme une fatalité, la marque de destins différents. Ces différences immémoriales seraient justifiées par la science, notamment depuis la découverte des gènes et des hormones. Le problème consiste alors à savoir si le gène X ou Y, la testostérone et la progestérone sont liés au fait de savoir manier une arme, repasser le linge, changer un pneu de voiture ou élever un enfant. La liaison entre les deux est vague, le flou extraordinaire. On passe sans transition de « *Sciences et Vie* » à « *Les hommes viennent de Mars, les femmes de Vénus* ». Ce sont des constructions scientifiques élaborées bout à bout, une science-fiction qui inlassablement construit des relations entre « l'essentiel » (c'est-à-dire la différence génétique ou hormonale entre hommes et femmes), et les rôles sociaux qui sont imposés.

³ Ce qui ne doit empêcher de considérer et surtout d'inventorier les violences conjugales subies par les hommes et plus généralement, la violence des femmes, probablement sous-évaluée : le tabou sur ce sujet serait a-scientifique et contreproductif.

Il y aurait aussi les différences visibles, le phénotype du sexe. Les hommes ont ce fameux sexe en érection qui montre de façon indubitable leur présence visible, même s'il ne représente qu'une partie tout à fait négligeable de leur masse corporelle. Dès que les garçons naissent et, plus tard, au moment de leur adolescence, quand ils commencent à avoir des poils sous les bras et un pénis qui grandit, on nous dit qu'ils auraient une sexualité particulière, dont l'agressivité ferait partie intégrante, et qu'ils auraient à tout prix besoin d'« extérioriser »⁴. Cette généralité ne dit évidemment rien des garçons doux et paisibles, et encore moins du fait que ceux-ci risquent fort d'être mal vus ou persécutés par une minorité de garçons qui mènent la danse (quelle que soit la taille de leur pénis ou leur production de testostérone).

Enfin on vous évoque des cultures masculines qui seraient ancrées dans l'histoire. Les hommes, ça a toujours eu à voir avec les guerres, les empires, les conquêtes, la politique... ce qui est prouvé chaque jour par notre environnement, par exemple places, rues, lycées, ponts et centres culturels qui portent le nom des « Grand hommes », du Maréchal Leclerc à Jacques Brel en passant par le dévoué maire de la commune dans l'entre deux guerres. Oui, les hommes ont des défauts (cette fameuse agressivité par exemple), mais on vous rétorque qu'ils savent aussi la mettre au service des autres : l'Histoire, l'Art, la Science...

Dans la même veine, dernière ruse du masculin, le détournement du féminisme au profit de l'homme blanc, qui consiste à dire qu'il y a des bons hommes et des mauvais hommes, et que les mauvais hommes ce sont les arabes, les noirs, les roms, les gitans, etc. Lors de nos entretiens de recherche avec les adultes qui s'occupent des enfants, ceux-ci nous disent : oui, mais ici le problème c'est les gitans, ils n'ont pas la même conception de la femme... ici c'est les musulmans, vous savez, dans l'Islam... Tout à coup on oublie les gènes, les hormones, la sexualité, l'adolescence, la puberté : chez les gitans et les musulmans, nul besoin d'hormones pour être mec, puisqu'il y a la tribu et la religion.

Quelles que soient les parts de vérité contenues dans ces discours (scientifiques ou culturels), on voit bien qu'ils sont communément utilisés pour réfuter tout discours d'égalité ou de changement qui remettrait en cause le caractère incontestable de la « nature » masculine.

Les garçons et le sexe, la police du genre

Alors comment ça marche, cette nature masculine ? Comment les hommes arrivent-ils à produire de façon toujours renouvelée ce discours qui impressionne tout le monde ? Quels sont les trucs et les secrets des hommes qui leurs permettent de délivrer de façon permanente le message de leur supériorité ? Comment se crée cette solidarité des grands hommes, scientifiques, politiques, chefs d'entreprises, présidents de clubs sportifs etc., qui les autorise à réfuter tout discours qui remettrait en question cette identité masculine dominante ?

Je ne vais pas revenir sur des choses que tout le monde connaît bien maintenant : la socialisation différenciée des sexes par l'habillement, les jouets, les activités qui organisent de façon systématique la séparation des garçons et des filles en rapport avec la culture du milieu ambiant. Peut-être faudrait-il insister cependant sur deux points.

Le premier est que cette différenciation des sexes est fondée sur l'horreur de l'intersexualité. L'enfant qui naît avec deux sexes (0,4/1000) paraît tellement monstrueux qu'on l'opère sur le champ ; un petit garçon qui développe des petits seins à l'adolescence est traité avec des hormones etc. Cette horreur de l'intersexualité se prolonge avec l'horreur de l'indétermination des sexes, particulièrement forte dans la société occidentale depuis la

⁴ Au contraire des filles qui « intérioriseraient » pour la même raison.

dernière guerre mondiale : garçons habillés en filles ou filles habillées en garçons, cheveux courts ou longs sont des signes fortement repérés dans les classes maternelles, aussi bien par les enseignant.e.s, les parents que par les enfants eux-mêmes qui opèrent ce qu'Elsa Dorlin appelle une « police du genre » particulièrement efficace. Nommés dès leur première échographie de noms spécifiquement masculins et féminins (remarquons comme les noms mixtes – Claude, Dominique - ont disparu aujourd'hui), les enfants sont travestis et dressés pour correspondre au stéréotype fille/garçon en vigueur dans leur famille d'abord, au lieu de leur socialisation publique (école, garderie, quartier) ensuite.

Le second est que cette « assignation à un rôle social de sexe » est asymétrique et ne touche pas également les garçons et les filles. Chez les garçons, cette pression est redoublée assez rapidement par la peur des parents que leur garçon ne devienne homosexuel (gay) : si les parents ne sont pas assez vigilants sur ce point, les grands parents prennent le relais, à moins que ce ne soit la « communauté éducative », éventuellement relayée par l'appareil de santé (médecin de famille, psychologue etc.). Bref, un garçon efféminé, ce n'est pas bien, c'est un garçon qui va souffrir, qui risque d'attraper le sida (car on suppose que s'il est efféminé il va devenir homosexuel et qu'il a donc plus de chances d'attraper cette maladie), c'est un garçon qui aura du mal à trouver du travail, qui ne pourra pas avoir d'enfant etc.

Bien sûr, dans les familles on dit aussi : « si mon fils était homosexuel, je l'aimerais quand même, on l'accepterait ». Certaines familles affirment même « on l'accepterait avec son compagnon ». Mais toutes et tous se disent au fond d'eux-mêmes « pourvu qu'il ne soit pas homosexuel... ». Cette angoisse dirige la main des parents et trouve des échos importants dans l'environnement de l'enfant. Dès l'entrée à l'école on lui demande « est-ce que tu es un garçon ou une fille » ? Premiers questionnaires d'accueil, premiers signalements : un enfant qui ne sait pas s'il est un garçon ou une fille peut avoir « un problème d'identité ». Cela se prolonge souvent dans un paysage de classe où il y a un coin cuisine et un coin voiture, une cour de récréation occupée centralement par des garçons qui poussent des pneus ou jouent au ballon, et des filles aux abords.

La maison des hommes

L'anthropologue Maurice Godelier a travaillé sur la construction du masculin à partir d'une enquête ethnographique sur une tribu de Nouvelle-Guinée. Il montre comment l'intégration des jeunes garçons dans la « maison des hommes » les met à l'écart des femmes pour créer des solidarités organiques et hiérarchiques fondées sur la désignation des « Grands Hommes »⁵. La maison des hommes est ce lieu où les hommes, les garçons, se livrent à une compétition entre eux qui leur permet de désigner les leaders qui représenteront leur camp, et, par l'intermédiaire de ces « champions », d'assurer de cette leur position dominante d'homme et les privilèges qui y sont attachés. Ces maisons des hommes sont présentes partout, de façon permanente, dans l'histoire et dans toutes les civilisations : cafés, clubs politiques et loges, clubs sportifs, cyber-cafés, salles de jeux, terrains de boules, skates parcs etc.

Le sexisme et l'homophobie sont communs à ces innombrables lieux d'entre soi masculin. Certes le sexisme ne sera pas tout à fait le même dans un club politique, un vestiaire de football, un lieu de répétition de rock ou un *citystade*, mais il s'exprime sensiblement par les mêmes vecteurs : blagues sur les meufs ou les blondes, histoires et chansons grossières, partage de documents pornographiques dont le but est d'objectiver et de mettre à l'écart le sexe féminin. Le corps féminin est mis à distance, coupé en morceaux, déshumanisé de façon à lui ôter tout ce qui pourrait faire que les femmes soient considérées comme des égales.

⁵ La maison-des-hommes a été modélisée ensuite par le sociologue D. Welzer-Lang (2004).

Dans ces maisons des hommes il s'agit aussi de désigner les « grands hommes » et ceux qui ne le sont pas. Une fois encore le sexe sert d'opérateur entre les hommes les plus virils et ceux qui ne le sont pas, caractérisés par la figure honteuse du pédé. L'homophobie (la gayphobie) n'est donc pas, comme on voudrait nous le faire croire, un élément anecdotique des rassemblements d'hommes (par exemple dans les stades) mais un élément constitutif, central dans la création collective de l'identité masculine. Cette construction a peu à voir avec l'identité sexuelle : si je suis un homme je ne dois pas être un pédé mais je ne dois surtout pas le paraître. Si je parais être un pédé, je serai d'abord blagué, persécuté, puis finalement roué de coups, exclu, tué.

Le sexisme et l'homophobie sont donc constitutifs de la construction de l'identité masculine dans ces lieux d'entre soi masculins. Ils permettent aux garçons, une fois de retour dans la société mixte, d'être rassurés sur leur position dominante. Cette position sera confortée par la consommation d'images érotiques ou pornographiques (dans un continuum privé-public qui aboutit sur les écrans et les panneaux publicitaires, dans les espaces publics) et par la tenue de propos sexistes et homophobes qui font partie des humiliations que les femmes et les homosexuel.l.e.s vivent de façon permanente (insultes, blagues de blondes, blagues de gouines, de pédés...). Chaque fois que vous faites remarquer que les blagues de blondes, ça suffit, on vous dit : « T'as pas d'humour » ou bien « Ah oui, maintenant, il faudrait être politiquement correct, il ne faudrait pas raconter, alors il n'y a plus de liberté, on n'a plus le droit de rien dire ! ».

Cet entre soi des garçons dans des maisons-des-hommes est fortement encouragé et soutenu par les institutions, à l'école ou dans les lieux de loisirs périphériques à l'école où l'on met un soin considérable à donner des moyens aux garçons d'être eux-mêmes, c'est à dire de « ne pas être des homosexuels ». On voit bien qu'il y a une continuité (c'est donc bien un problème politique) entre un système androcentrique, hiérarchique, patriarcal, et un système d'éducation qui vise à faire des « vrais » garçons.

Tenir son rang de garçon, cela veut dire qu'à tout moment les garçons, les petits garçons, les grands garçons, l'homme que je suis à mon âge, nous devons tenir notre rang : ne pas pleurer, ne dois pas se défiler, ne pas se plaindre. Etre combattant et en même temps savoir se plier aux ordres et à l'humiliation de qui a été plus fort que soi, ce que le dominant appellera « être solidaire, être loyal »⁶. Si je ne le fais pas je suis dans des contraintes importantes, policières : le terme de police du genre est adapté pour comprendre les rôles de sexe quand on est un homme. Tel est le prix à payer pour bénéficier de la solidarité masculine qui assure, en retour, la garantie (ou l'illusion) d'une position dominante.

L'école des garçons

Les mouvements progressistes ont pensé assez tôt en Europe que l'« émancipation » des femmes passait par l'école : pour être indépendantes il était utile qu'elles s'instruisent, qu'elles aient un métier, qu'elles aillent sur le terrain des garçons, y compris dans les loisirs. La mixité, généralisée dans les années 1975, a été un progrès considérable, mais on n'a pas pensé que l'école qu'on proposait aux filles était l'école des garçons. C'est déjà bien, les garçons et les filles sont ensemble à l'école. Mais si cette mixité n'est pas active, si on n'encourage pas les filles à être créatives, à lever la main, à être devant... Si les murs de l'école sont tapissés des figures masculines qui ont fait l'histoire de France, comme celle des Arts et de la Science... Si la cour de récréation est monopolisée par l'éternelle partie de foot... Lorsqu'on laisse les enfants faire eux-mêmes l'arrangement des sexes, les garçons

⁶Cf le passage à l'acte génocidaire des soldats allemands de la IIème guerre mondiale, rendu possible par une culture sensible et exacerbée de la fraternité et de la loyauté envers les camarades de combat et leurs chefs (Wieviorka, 2005).

repèrent très vite que le sport ou les mathématiques (pour les plus favorisés d'entre eux dans l'accès à la connaissance) vont être plutôt masculins, et que les arts plastiques et la danse vont être plutôt féminins. Le sport, les maths, la techno : viril. La musique, la danse, les arts : féminin.

D'où pourrait venir le changement ? La solution n'est-elle pas d'inverser ces rôles, d'avoir des profs d'arts plastiques ou de danse hommes, des femmes prof de sports ? Ou d'imaginer des inversions de rôles qui fassent qu'on brouille les cartes au niveau de cette mixité (valoriser les garçons artistes, les filles bonnes en techno) ? Si on ne fait pas l'effort de penser cette « mixité active » à l'école, on voit dès l'entrée au lycée professionnel trois cents filles dans les BEP de comptabilité, de coiffure, d'esthéticienne et trois cents garçons dans l'électrotechnique, la chaudronnerie, la sécurité. Le tri des sexes est le même au lycée général (féminisation des secondes littéraires, masculinisation des secondes scientifiques et techniques), dans les IUT (étudiants dans les IUT génie mécanique, mesures physiques, hygiène et sécurité), étudiantes dans les IUT documentation, bibliothèque, carrières sociales) etc. Les garçons et filles qui ont été élevés dans la mixité se séparent afin de se conformer à leur rôle de genre.

Avant d'enseigner à l'Université, j'étais directeur d'une école de musique et de danse municipale dans la banlieue de Bordeaux. Nous n'avions pas de difficulté à avoir des garçons à l'école de musique mais certains instruments étaient plus spontanément choisis par les garçons (la batterie, la trompette...), et d'autres par les filles (la flûte traversière, la harpe, le violon). Les enfants (avec l'aide de leurs parents) choisissent des instruments conformes à leur rôle de genre, les garçons qui ont du goût pour la musique ne veulent pas être suspectés d'être une « gonzesse » ou un « pédé » parce qu'ils font de la harpe. Lors d'une rentrée scolaire, je remarque qu'un petit garçon qui faisait de la musique ne se réinscrit pas, donc je demande au parent (en l'occurrence la maman) pourquoi Baptiste ne continue pas la clarinette ? Elle me répond que Baptiste se fait persécuter à l'école par un groupe de garçons qui le traitent de fille, donc son père et elle ont décidé de l'inscrire au cours de karaté, qui a lieu le même jour que le cours de clarinette, pour « qu'il apprenne à se défendre ».

On peut évidemment poser l'hypothèse qu'il existe d'autres modes de relations entre hommes, et donc d'autres relations entre hommes et femmes, et que ceux-ci devraient pouvoir s'exprimer dans un projet éducatif qui mobilise des financements publics. Ces autres modes de relations ne sont pas ceux qui sont valorisés dans l'offre publique de loisirs des jeunes sur laquelle je travaille actuellement (rock, rap, techno, cultures urbaines, et sports urbains) qui sont maintenant largement subventionnés, comme le sont les grands équipements sportifs fréquentés par une écrasante majorité d'hommes. Tout porte à croire au contraire que l'argent public sert à financer de façon prioritaire de nouvelles maisons-des-hommes productrices de sexisme et d'homophobie, comme le montre chaque semaine l'actualité sportive, le foot professionnel en particulier.

Etre un homme féministe ou proféministe

S'il y a un problème des hommes avec le féminisme, ce peut être une conséquence de ces constats. Ils posent la question pour les hommes d'être ou de ne pas être dans un monde de femmes. Aujourd'hui, par exemple, je ne suis pas là « à ma place », nous ne sommes pas, les quelques hommes ici présents, « à notre place » si nous nous plaçons sous le regard des hommes. On ne voit pas ce qu'un homme fait dans un monde de femmes. Encore aujourd'hui, un homme qui fréquente les milieux majoritairement féminins, ce n'est pas bien vu des hommes. Et ce n'est pas mieux vu, d'ailleurs, par les femmes. Vous le savez bien, entre vous, on se demande toujours ce que vient faire un homme dans un monde de femmes (est-il gay ? bi ? qu'est-ce qu'il cherche ?).

Ce problème de l'image négative qui peut être donnée aux hommes proféministes, il faut y réfléchir. Certes il faut suspecter les hommes de faire de l'entrisme dans les mouvements féministes (par exemple quand ils veulent nous faire croire que la guerre contre les talibans afghans ou les barbus des banlieues sont des croisades féministes), mais il faut aussi continuer à imaginer comment on peut intégrer la réflexion d'hommes proféministes dans les débats sur l'égalité femmes/hommes, la sexualité et la reproduction, la parentalité ou les violences de genre. Lors d'un magnifique colloque historique sur l'engagement des hommes pour l'égalité organisé en février 2010 à Paris par l'Institut Emilie du Châtelet, nous avons pu entendre l'histoire de ces hommes : Comenius, Poullain de La Barre, John Stuart Mill, Vincent d'Indy, Lucien Neuwirth et bien d'autres encore qui se sont engagés dans cette voie. Sans vouloir simplifier ces itinéraires d'hommes d'époques et de sensibilités si différentes, il m'a semblé que trois motifs principaux guidaient leur démarche.

Le premier, c'est la raison, qui ne s'accommode pas d'une citoyenneté réduisant l'Égalité à celles des hommes entre eux, fussent-ils noirs et blancs, sans considérer en premier lieu l'égalité entre les femmes et les hommes.

Le deuxième, c'est la souffrance, celle de tous les hommes qui ont subi la violence de genre à l'intérieur de leur catégorie - humiliations, harcèlement, violences physiques et sexuelles - et ont pu, dans ces instants, se sentir plus proches des femmes battues ou des gays humiliés que des hommes dominants.

Le troisième, c'est l'amour d'une compagne, d'une mère ou d'une sœur engagées dans une démarche féministe, ou simplement non résolues à accepter indéfiniment des rôles de genre conformes au modèle dominant.

Je pense que c'est à partir de ces sentiments (et en nous interrogeant sur leur authenticité) que nous pouvons, nous les hommes, être des hommes proféministes au côté des féministes. Cela suppose que les féministes veuillent bien nous considérer comme des sujets capables de nous interroger sur nous-mêmes et de changer, et pas seulement comme des agents du patriarcat et la domination masculine.

C'est peut-être à partir de la prise en compte de ces sentiments et du pari que les hommes peuvent, eux aussi, conquérir une autonomie par rapport aux contraintes que leur impose leur rôle de sexe, qu'on devrait pouvoir élever ensemble les petits garçons à d'autres comportements que ceux qui sont habituellement liés à une masculinité caricaturale, tels que inexpression, valorisation du collectif au détriment du « je », agressivité, compétition, refoulement de l'intime etc. Le chemin utopique de la mixité femmes/hommes (qui est aussi celui de la mixité femmes/femmes et hommes/hommes quels que soient l'âge, la classe, la 'race' ou l'handicap) passe ainsi, probablement et obligatoirement par l'interrogation sur le masculin et sa capacité de se fondre dans une société d'égaux.

J'ajoute que cette position est d'autant plus constructive et utile au débat si elle nous permet de faire avancer une réflexion en panne sur la condition masculine et sur ses difficultés, celles qui conduisent tant d'hommes au « pétage de plomb », banal quotidien de la plupart des violences masculines.

Ayral S., *La fabrique des garçons. Sanctions et genre au collège*, PUF, 2011.

Ayral S., Raibaud Y., (2010), Le genre, variable central de la violence sociale ?, in *Violences et société*, dir. A. Ndiaye et D. Ferrand-Bechmann, Paris, Desclée de Brouwers.

Ayral S., Raibaud Y., (2009), Les garçons, la mixité et l'animation, in *Agora Débats Jeunesse*, n° 51, L'Harmattan, septembre 2009, p.37-49.

Badinter E., (1992), *XY de l'identité masculine*, Odile Jacob, Paris.

Badinter E., (2003), *Fausse route*, Paris, Odile Jacob.

Bourdieu P., (1998), *La domination masculine*, Liber Seuil, Paris.

Connel R.W. (1995), *Psychoanalysis on masculinity* » in Brod H. et Kaufman (dir.), *Theorizing masculinities*, Thousand Oaks, Sage, p. 11-38)

Connel R.W. (1995), *Masculinities*, Berkeley et Los Angeles University of California Press.

- Deslauriers J.M., Tremblay G. et alii (2011), *Regards sur les hommes et les masculinités*, préface de Boris Cyrulnik, Québec, PU Laval.
- Bourdieu, P., (1998), *La domination masculine*, Paris Ed. de Minuit.
- Fraysse G. (2006), *Le mélange des sexes*, Paris, Gallimard Jeunesse,
- Godelier M., (1988), *Trahir le secret des hommes*, Le Genre Humain n° 17.
- Goffman E., (2002 [1977]), *L'arrangement des sexes*, Paris, La Dispute.
- Raibaud Y., (2007), Genre et loisirs des jeunes, in *Des femmes et des hommes : un enjeu pour le social ?* Empan n°65, p. 67-73.
- Raibaud Y., (2008), Masculinité et espaces publics : l'offensive des cultures urbaines, in Denèfle S. (dir.), *Utopies féministes et expérimentations urbaines*, Presses Universitaires, Rennes, p. 141-153.
- Raibaud Y., (2011), De nouveaux modèles de virilité: musiques actuelles et cultures urbaines », in *Regards sur les hommes et le masculin*, sd. D. Welzer-Lang et C. Zaouche, Empan, p. 169-181.
- Welzer-Lang D., (2004), *Les hommes aussi changent*, Paris, Payot.
- Welzer-Lang D. et Zaouche C., (2011), *Masculinité, état des lieux*, Toulouse, Eres
- Woeviorka M., (2005), *La violence*, Paris, Hachette Littérature.